

SECONDE EXHORTATION

Prononcée dans l'Eglise Cathédrale de Grenoble, par M. HELIE, Curé de Saint Hugues, le 31 Janvier 1790.

Plenitudo Legis ergo est dilectio.
La charité est donc la plénitude de la Loi.
Saint Paul aux Romains, ch. 13, v. 10.

LES mouvemens séditieux auxquels notre ville étoit en proie, sont heureusement calmés; nous ne voyons plus dans nos places publiques, des attroupemens tumultueux, les citoyens dorment paisiblement dans l'intérieur de leur maison : la plupart de ceux que l'horreur de la sédition avoit éloignés de leur patrie, sont revenus dans leurs foyers; nous avons l'apparence de la paix. Hélas! la paix est encore loin de nous; nos bras sont dans le repos, nos cœurs ne le sont pas : une multitude d'intérêts blessés font entendre de toute part des plaintes peu tranquilles; dans tous les cercles il ne s'agit que de la chose publique;

chaque homme veut qu'elle s'adapte avec ſon intérêt particulier; chaque parti parle avec mépris du parti contraire ; tous ſont jaloux de faire prévaloir leur opinion; & dans cette oppoſition de penſées, l'oreille eſt ſans ceſſe affligée par l'aigreur de la diſpute, l'amour-propre s'indigne des réſiſtances de l'amour propre ; de là l'humeur, les injures, la haine : la charité diſparoît de la ſociété des chrétiens ; & la paix, cette fille du ciel, quitte la terre, & rentre bientôt dans le ſein de la charité éternelle dont elle tire ſon origine.

J'avoue, M. F. que de grands intérêts produiſent de grandes paſſions, & que de grandes paſſions ſont rarement tranquilles : des hommes qui perdent tout-à-coup leur état, leur fortune & leurs eſpérances, ne peuvent bénir à l'inſtant les opérations qui les en privent ; il eſt impoſſible de perſuader la paix à des hommes déſeſpérés ; la raiſon ſeule, ſans le ſecours du temps, ne pourroit pas opérer ce prodige.

Le grand nombre de perſonnes qui m'écoutent ne ſont pas attaquées dans toute leur exiſtence, pluſieurs n'ont pas même de grandes pertes à eſſuyer : c'eſt à ceux qui n'ont que de petits intérêts, & qui jettent de grands cris ; c'eſt à ceux ſur-tout qui n'ont rien à perdre dans cette révolution, que j'adreſſe la parole ;

témoins des malheurs de leurs concitoyens, ils condamnent hautement leur opinion, ils s'irritent de leurs plaintes, & femblent les haïr uniquement parce qu'ils fouffrent.

Duffent mes paroles être tournées en dérifion; dût la malignité rendre fufpectes jufqu'à mes intentions, je fuivrai la voix impérieufe de mon devoir, qui me crie que le pafteur ne doit pas être tranquille lorfque fon troupeau eft agité.

Je vous dirai, M. F. que la haine provient toujours d'un fentiment bas & honteux, qu'elle eft l'ennemie de la raifon & de la juftice; qu'il eft impoffible de calculer les maux qu'elle entraîne à fa fuite : je vous dirai encore que la haine ne perfuade pas, ne convainc pas, ne féduit pas, n'entraîne pas. — Cœurs tendres & aimans, que la charité de J. C. domine, c'eft à vous qu'il appartient de convaincre, de perfuader & d'entraîner; rien ne réfifte à vos charmes touchans: quel eft l'être fenfible qui pourroit n'être pas ému en préfence de cette bonté qui prévient, de cette bonté qui compatit, de cette bonté qui pardonne!

Vous croyez, mon frere, avoir embraffé le parti le plus fage; les motifs fur lefquels vous vous fondez vous paroiffent folides: vous voulez abfolument vous faire entendre; vous efpérez qu'on abandonnera à l'inftant le parti con-

traire qu'on a adopté auſſi par des motifs qu'on a cru ſolides; vous êtes étonné qu'on ne ſe rende pas ſubitement à la force de vos raiſonnemens, à la clarté de vos moyens, à la ſagacité de vos vues; la contradiction vous choque, l'humeur vous gagne, & vous vous livrez à des impatiences fâcheuſes; l'emportement eſt dans vos regards; l'ironie & l'injure ſont ſur le bord de vos levres, & c'eſt là le cortege que vous donnez à la raiſon pour la faire recevoir. Hôte inſenſé & cruel! vous bleſſez & vous demandez l'hoſpitalité!

L'accord des penſées eſt impoſſible ſans doute; l'oppoſition des intérêts doit néceſſairement entraîner la diverſité des opinions; l'éducation, les connoiſſances doivent les nuancer à l'infini; mais ſi les eſprits ſont diviſés, les cœurs ne doivent pas ceſſer d'être unis. Ceſſer d'aimer ſon ſemblable, parce qu'il ne penſe pas comme nous, c'eſt lui ſavoir mauvais gré de ne pas courir auſſi vîte, de n'avoir pas la vue auſſi bonne, l'ouie auſſi fine, le tact auſſi juſte: la ſageſſe éternelle nous recommande ſans ceſſe de nous aimer les uns les autres; elle nous ordonne de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît; elle nous apprend que le précepte de la charité obſervé, tous les autres préceptes ſont obſervés; que la

plénitude de la loi, c'eſt la dilection des freres : elle nous preſcrit ſans ceſſe l'union des cœurs, mais non pas la réunion des penſées. Encore une fois, la réunion des penſées eſt impoſſible, même ſur les objets les plus ſimples : que votre cœur ne s'irrite donc pas contre votre frere, de ce qu'il ne voit pas comme vous; il n'eſt pas apparemment placé comme vous pour voir de la même maniere; vous trouvez qu'il nie des choſes évidentes, c'eſt qu'il ne voit pas l'évidence.

Si notre cœur ſe fermoit à tous ceux qui different d'opinion avec nous chaque jour, bientôt généralement déteſtés, nous ſerions abandonnés à la ſolitude la plus humiliante. Nous ne voyons pas que dans les familles nombreuſes, les membres qui les compoſent n'aient jamais ſur chaque objet qu'une ſeule penſée; cependant l'amour paternel & filial les raſſemble ſans ceſſe, & leur fait trouver, dans leur attachement mutuel, les ſeules douceurs de la vie. La ſociété eſt une grande famille; les freres préſentent tous les jours une multitude d'opinions différentes & ſouvent contraires, faut-il pour cela qu'ils ſe haïſſent ? N'eſt-il pas ſurprenant que l'homme, cet être ſi borné dans ſes vues, qui n'apperçoit jamais ſur chaque objet qu'une petite quantité de rap-

ports, qui change chaque jour dans ſa maniere de comparer & de juger; n'eſt-il pas ſurprenant que ſon amour-propre s'irrite de ce que ſon frere n'adopte pas aujourd'hui une opinion que peut-être demain il quittera lui-même ?— O homme ! tu n'es qu'orgueil ; cherche autre part que dans l'étendue de tes lumieres, des étaies à ton amour-propre ; l'enceinte de la raiſon où Dieu t'a placé, eſt bien faite pour te donner des ſentimens plus humbles , & par conſéquent plus vrais.

On eſt affligé d'entendre toutes ces converſations, où la chaleur augmentant par dégré, fait preſque toujours craindre des exploſions ſcandaleuſes: l'uſage du monde, la politeſſe répriment les expreſſions violentes; les mouvemens haineux n'en ſont pas moins dans le cœur; l'altération de la phyſionomie a déja rendu la parole inutile; &, comme s'exprime St. Chriſoſtome : *nutibus loquitur quidquid metuit dicere.*

O vous, qui avez le cœur bon & honnête , n'êtes vous pas déſolé lorſque , ſans reſpect pour le malheur, on fait un crime à un citoyen de ne pas dire du bien d'une révolution qui opere ſa ruine ! on condamne juſques à ſes plaintes ; ſes paroles , ſa conduite , ſa perſonne , tout devient ſuſpect ; il gémit, il ſe plaint ; donc c'eſt un ennemi de la choſe

publique : & ce ſont des hommes vertueux, bienfaiſants que nous reſpections, que nous aimions tous il y a quelques mois ; ce ſont des hommes dont les cœurs & les mains ſont toujours chargés de bienfaits, que nous traitons avec ſi peu d'égard. Reprenons, mes chers concitoyens, notre raiſon ſage & tranquille : eſt-ce trop compter ſur la bonté de vos cœurs, de croire que vous réparerez la cruauté de vos paroles par des témoignages d'eſtime & de ſenſibilité dont au fond vous êtes pénétrés ? Prouvez que toutes les barrieres ne ſont pas rompues, que vous reſpectez encore les inégalités ſociales qui prennent leur ſource dans l'honneur, l'éducation & la bienfaiſance.

Les perſonnes dont les intérêts ſont bleſſés par les opérations préſentes, ſeroient cependant répréhenſibles ſi, dans leurs plaintes trop ameres, elles accuſoient ceux qui n'en ſouffrent point encore ; ces derniers témoins de leurs malheurs n'en ſont ſûrement pas les cauſes : placés aux extrêmités du royaume, nous n'avons aucune part à ce qui ſe fait au centre ; ceſſons de chercher ſans ceſſe autour de nous des cauſes qui n'exiſtent pas ; les événements d'un ſiecle ſont toujours préparés par les ſiecles précédents ; & tandis que le philoſophe cherche inutilement la liaiſon des

effets avec les principes, le chrétien apperçoit une providence éternelle qui ourdit la toile de toutes les nations, ſans laiſſer appercevoir les fils & les deſſeins qui conduiſent ſon grand ouvrage : *telam quam orditus eſt ſuper omnes nationes.*

Quel changement, M. F. les riches & les heureux de la terre, l'objet, il y a quelques mois, de la jalouſie de leurs concitoyens, déplorent actuellement la perte d'une portion de leur fortune, ils gémiſſent ſur le ſort de leurs proches, de leurs enfants, pour leſquels ils n'apperçoivent plus des diſtinctions & des places accoutumées ; richeſſes, honneurs, eſpérances, tous leurs appuis croulent à la fois. Dans les beaux jours du chriſtianiſme nous leur euſſions préſenté des conſolations efficaces, nous leur euſſions dit, avec l'apôtre S. Jacques, que les biens qu'ils regrettent ſont ſujets aux vers & à la rouille, qu'ils ſont ſouvent l'écueil de la ſageſſe, & toujours les tyrans du ſage, que la certitude d'une économie future doit nous faire oublier les maux de l'économie préſente. Mais quoi, M. F. parce que nous ſommes éloignés de la ſimplicité & de la piété de nos peres, ne nous feroit-il plus permis de vous dire qu'il ne faut pas s'appuyer ſur des colònnes dont

la baſe eſt d'argile, que les biens périſſables de ce monde ne doivent pas nous faire oublier les biens éternels qui nous attendent, que cette vie eſt un paſſage, & que plus ce paſſage eſt ſemé d'amertume, plus le terme doit en être heureux? Ah! ne fermons pas nos cœurs aux conſolations que la religion & la raiſon préſentent.

Le chrétien, l'homme ſage, content du ſimple néceſſaire, s'accoutume bientôt à la privation de tous les beſoins factices; il perd tranquillement le ſuperflu, l'aliment de la molleſſe; il ne s'afflige point de la réduction de ſes ſomptuoſités, d'une diminution dans le nombre de ſes ſentiments; il ne tarde pas d'être convaincu que les beſoins réels ne ſont pas trop étendus, & que peu ſuffit à la nature; c'eſt l'orgueil de la magnificence, c'eſt cette fatale émulation d'égaler, de ſurpaſſer tout ce qui eſt au deſſus de ſoi; c'eſt le luxe & tous les vices qui forment ſon cortege; c'eſt l'amour exceſſif des plaiſirs d'éclat, c'eſt tout cela qui rend la privation des richeſſes ſi douloureuſe: pluſieurs d'entre vous, M. F. ſont affligés; mais la bonté de leur ame eſt le principe de leur affliction; ils regrettent une réduction forcée dans leurs aumônes; ils déplorent & nous déplorons avec eux que la pauvreté augmente au moment même que les reſſources dimi-

nuent ; ils voient avec douleur qu'ils ne feront plus les canaux de la miféricorde divine, les difpenfateurs de fes bienfaits : le fupplice le plus cruel des bons cœurs, c'eft d'entendre les gémiffemens du befoin, de voir couler les larmes de la faim, d'être perpétuellement témoins des miferes humaines, fans pouvoir les alléger. M. F. c'eft un hommage que nous devons à la vérité ; aucune confidération ne peut arrêter l'effufion de notre cœur : les citoyens de cette ville, dont la fortune eft le plus violemment attaquée, fourds aux confeils de la prévoyance, fans inquiétude de l'avenir, ils n'ont vu que le malheur actuel de leurs freres, & le fentiment de leur compaffion a éloigné le défefpoir de l'habitation du pauvre = La bienfaifance dans le malheur n'eft pas une vertu commune, c'eft l'héroïfme de la vertu. Qu'importe à préfent que les opinions de l'efprit different, quand les cœurs font à l'uniffon de tout ce qui eft fenfible, bon & aimant. Je vous l'ai déja dit, M. F. la réunion des penfées eft impoffible ; l'union des cœurs eft abfolument néceffaire. Mais les penfées de plufieurs de mes concitoyens font fauffes & dangereufes : eh bien ! préfentez les vôtres avec douceur ; perfuadez-les (fi l'on perfuade hélas ! quelque chofe aux hommes prévenus), perfuadez-les qu'ils fe trompent ;

faites-leur connoître l'erreur & le danger de leurs penſées ; ramenez-les aux vôtres ; mais, au nom de Dieu, ne haïſſez pas. D'ailleurs, eſt-il bien sûr qu'ils ſe trompent ? Et vos aſſertions ne ſont-elles pas elles-mêmes, par leur trop grande oppoſition aux leurs, des aſſertions fauſſes & dangereuſes ? La vérité eſt une ; mais dans cette vallée de larmes, les hommes la cherchent ſouvent dans une nuit ténébreuſe, & n'embraſſent à ſa place que le menſonge.

Une cauſe réelle de l'irritation des cœurs, c'eſt l'âpreté de la diſpute ; nous en ſommes tous les jours les témoins & les acteurs ; on ne diſcute pas pour s'éclairer & pour s'inſtruire : dans ces ſortes de luttes, après s'être attaqué & défendu avec acharnement, chaque diſputant n'en demeure que plus ferme & plus entêté dans ſa croyance ; on rougiroit d'avouer qu'on s'eſt trompé : rarement d'accord ſur les principes, & même ſur les faits, comment pourroit-on l'être ſur les conſéquences qu'on en tire ? C'eſt l'orgueil, dit un pere de l'égliſe, qui combat contre l'orgueil ; on ne peut en attendre aucun bien. Cette aigreur dans la diſpute eſt bien peu convenable ; elle fait tort à la raiſon, & même à la vertu. L'homme de bien, dépourvu de douceur & d'aménité, ne veut pas voir que ſa dureté dans ſes réponſes,

ſon impatience dans les contradictions, le rendent odieux à ſes interlocuteurs; l'homme tranquille qui l'écoute, prend en haine ſa doctrine, la confond avec le docteur pétulant qui la debite, & ferme ſon cœur à tous les deux.

O vous! M. F. que la contradiction aigrit ſans ceſſe, ne vous livrez plus à toutes ces diſcuſſions qui commencent aſſez paiſiblement, & qui finiſſeut toujours par l'impatience & l'humeur. Dans ces temps de fermentation & d'orage, les paſſions bleſſées ont toutes leur langage; la raiſon ne peut jamais faire entendre le ſien; c'eſt toujours l'intérêt qui parle; c'eſt toujours l'intérêt qui répond : après toutes ces converſations violentes, on ne s'en eſtime pas, on ne s'en aime pas davantage; & dans le triomphe de l'eſprit, dans l'orgueil de la victoire, un bon cœur s'égare, & la charité s'attiédit : c'eſt bien pis dans l'humiliation de la défaite, la haine eſt le ſentiment qui domine dans le cœur du vaincu.

S'il eſt dans le monde des hommes que leur intérêt fait parler, il en eſt bien auſſi que les paſſions font agir : sûrement des perſonnes mal intentionnées deſirent & fomentent la diſcorde. Que ſignifient ces perpétuelles découvertes de complots dont on ignore toujours le but & les auteurs? On annonce ſans ceſſe des conſpira-

tions nouvelles; on en fixe les lieux & les époques, & les temps & les lieux ne font jamais connoître un feul confpirateur. Nous n'avons pas vu fans douleur, M. F. ces affreufes prédictions répandues dans les villes & les campagnes, qui devoient fe réalifer d'une maniere fi terrible dans les grandes folemnités dernieres. C'étoit, felon plufieurs, au milieu de la nuit, que tous les temples devoient crouler à la fois, & écrafer, fous leurs ruines, les fideles raffemblés : felon quelques autres, c'étoit la mort que les pafteurs devoient donner à leurs ouailles, en leur préfentant l'auteur de la vie. Pourquoi ces bruits infames & abfurdes ont-ils été fi univerfellement répandus ? Je le fais, M. F. vous n'avez point cru toutes ces horreurs; vous n'avez pu penfer, un feul inftant, que des pafteurs vertueux & paifibles, aimant leur troupeau, & en étant aimés, puffent tout-à-coup devenir d'infames fcélérats, & fans intérêt, fans motifs, confommer des attentats horribles dont ils euffent été les premieres victimes : le deffein de ces calomniateurs étoit de rendre fufpects les miniftres de la religion, de brifer tout-à-coup les liens qui vous uniffent à nous, & de vous rendre odieux tout à la fois, la religion & fes prêtres. Non, M. F. en con-

ſultant votre raiſon, vous ne prendrez point en haine les prêtres; vertueux, bons citoyens, aimant leur état, ils en rempliſſent les devoirs; vous leur rendrez juſtice : tous peu riches, ils ne peuvent être un objet de jalouſie pour aucun de leurs concitoyens; le clergé de Grenoble, & même celui de cette province, ne marque point par l'éclat de ſes richeſſes, mais uniquement par celui de ſes vertus. Si les malheurs de l'état exigent une réduction dans nos fortunes, à peine ſuffiſantes à l'exiſtence du plus grand nombre, nous n'avons pas oublié que le berceau du chriſtianiſme fut une créche, que les diſciples de Jeſus-Chriſt furent pauvres, que leurs ſucceſſeurs immédiats furent pauvres auſſi. Nous ne penſons pas, & nous oſons le dire, que des richeſſes immenſes ſoient néceſſaires à la conſidération due aux miniſtres des autels; s'il en étoit ainſi, ce ſeroit une preuve bien humiliante que nous aurions perdu toute autre conſidération : ſi la ſituation de la France exige des ſacrifices de notre part, nous les ferons; nous les ferons avec joie, ſi la religion catholique eſt reſpectée, ſi le culte extérieur ne perd rien de ſa décence & de ſa majeſté, ſi les pauvres ne ſont pas abandonnés.

Grands & petits, riches & pauvres, hommes de génie, hommes bornés, ſavans, ignorans,

pasteurs & troupeaux, soyons toujours unis par les tendres liens de la charité : si notre frere est dans l'erreur, présentons-lui la vérité, mais ne le haïssons pas ; si notre frere est vicieux, détestons ses penchans, mais chérissons sa personne : le soleil se leve tous les jours sur les méchans ainsi que sur les bons ; nous avons tous la même origine & la même fin ; nous faisons les uns & les autres un court pélerinage qui doit avoir le même terme ; n'ayons, à l'exemple de Dieu, aucune acception de personne, quelqu'inférieur que nous paroisse un homme, quelqu'attentif qu'il soit à nous contrarier dans nos desseins ; quelqu'erronée que puisse être sa doctrine, quelque répréhensible que soit sa conduite, c'est un homme, c'est notre frere ; il a le même Dieu pour pere, le même fils pour rédempteur ; il attend les mêmes récompenses : soyons miséricordieux envers tous les hommes, même envers ceux qui nous paroîtroient peu le mériter. Ah! cette miséricorde ressemblera si bien à celle que Dieu a pour nous ! C'est une conformité que nous aurons avec notre pere céleste.

La paix ! ce nom seul fait naître de si doux sentimens dans les ames! la paix, cette émanation de la bonté divine que nous ne possédons jamais bien sur la terre, & qui, dans sa plénitude, est peut-être la plus grande jouis-

ſance des bienheureux: la paix eſt étroitement unie avec la charité; elle eſt auſſi la compagne inſéparable de l'obéiſſance.

Nous vous avons donné l'exemple de l'obéiſſance, en vous faiſant lecture des décrets de l'Aſſemblée nationale, ſanctionnés par le Roi.

Il eſt plus aiſé de prouver à l'eſprit la néceſſité de l'obéiſſance, que de décider les cœurs à la pratique de cette vertu; c'eſt auſſi de vos cœurs que je voudrois être entendu: je deſire vous perſuader que, ſans obéiſſance, il n'eſt plus d'accord parmi les hommes, plus d'enſemble dans leurs opérations; les liens ſe rompent, les ſentimens ſe perdent, le déſordre & le trouble dominent. Si les loix ſont ſans force & ſans exécution, il n'exiſte plus d'équité ſur la terre, plus de frein à la ruſe, à la mauvaiſe foi; la fortune & la vie des citoyens ne ſont plus en ſûreté, l'homme bon & timide eſt la proie du méchant audacieux; les crimes ſe multiplient ſur la terre. Un peuple ſans obéiſſance ou ſans loi, ce qui eſt la même choſe, n'exiſta jamais; l'eſprit humain ne peut pas même le concevoir.

C'eſt par l'obéiſſance exacte aux loix, que la terre eſt couverte de cultivateurs, que le commerce & les arts fleuriſſent, que les vices ſont rares, que les vertus dominent, que les gouvernements proſperent; énoncer ces

vérités, c'eſt les prouver ; on ne prouve jamais différemment les premiers principes, ce ſont-là les notions élémentaires de la ſociété : il n'eſt pas néceſſaire de réfléchir beaucoup pour être convaincu que des hommes ſans loix ſeroient bientôt répandus dans les forêts comme des bêtes féroces ; que le plus foible ſeroit victime du plus fort, que le plus fort ſeroit enfin écraſé par le nombre.

Il faut obéir aux loix, c'eſt-là un de ces principes lumineux, dont la clarté ne peut être affoiblie par les ſophiſmes de l'école, les ſubtilités de la dialectique. Je ſais que l'homme obéit difficilement à des loix qui bleſſent ſes intérêts. Je ſais encore qu'une multitude de citoyens priſe dans toutes les claſſes de cette ville, ſouffre déja de la nouvelle légiſlation. Ah ! meſſieurs, je vous diſois, il y a peu d'inſtant, la réunion des penſées eſt impoſſible, mais l'union des cœurs ne l'eſt pas ; écoutez-moi avec tranquillité : vous ne pouvez aimer les loix nouvelles ; Ah ! du moins, vous pouvez & vous devez leur obéir. Ces loix, dites-vous, attaquent une portion de votre fortune ; mais une oppoſition ſubite à ces loix entraîneroit bientôt la perte de votre fortune entiere. Si

vous aviez malheureusement assez d'imprévoyance & de force pour faire crouler les autorités d'où sortent ces loix qui vous déplaisent, quelles sont les barrieres que vous opposeriez à la fraude, aux usurpations, aux vols, aux crimes de toute espece ? Avez-vous bien prévu les dangers qui proviendroient de la cessation absolue de toute justice ? Avez-vous calculé les désordres qui naîtroient de la stagnation des subsides ; vos charrues renversées, votre commerce anéanti, vos troupes débandées ? Avez-vous froidement considéré tous les forfaits que produiroient la misere & l'impunité ? Ces loix nouvelles vous ravissent une partie de votre fortune ; ah ! tremblez, leur infraction vous coûteroit la vie.

Il est difficile de connoître ce que prétendent les ennemis de l'obéissance ; sûrement ils ne veulent pas qu'on désobéisse toujours : ils ont apparemment des plans de législation qu'ils desirent substituer à ceux qu'on nous donne. Supposons un moment qu'ils réussissent à faire adopter des loix sages, claires & précises, qui reposent sur des bases solides, sûrement ils condamneront bien alors les insurrections ; ils réclameront l'obéissance : & de quel droit pourroient-ils la prescrire à des

hommes qui déſapprouveroient leur ouvrage; de quel droit voudroient-ils réprimer des rebellions dont ils auroient donné les premiers exemples?

Refuſer d'obéir aux ſeules autorités que nous puiſſions connoître, c'eſt, dès ce moment, ouvrir la porte aux troubles, au déſordre, à l'anarchie; c'eſt perdre notre beau royaume par une aveugle & coupable précipitation.

Il n'entre pas dans mon ſujet, & il n'eſt pas de mon miniſtere d'examiner ſi les loix qu'on nous donne, conviennent à un grand empire; mais il eſt, ſelon mon cœur, d'eſpérer en la providence; il eſt de mon ſujet & de mon miniſtere de vous dire, que s'il étoit des défauts eſſentiels dans la légiſlation qu'on nous prépare, ce n'eſt point par des moyens violens, c'eſt par la raiſon aidée de l'expérience, qu'ils doivent être corrigés. Défions-nous de ces hommes atrabilaires, qui n'ont jamais que des paroles de déſeſpoir, qui ne voient, & ſur-tout ne veulent faire voir dans l'avenir que des maux ſans remede, des malheurs ſans reſſource : politiques méchans! ils échauffent, ils irritent les ames, & ſont eux-mêmes les premiers artiſans des maux qu'ils annoncent.

Je le ſais, M. F. les crimes d'un tyran n'affligent que ſes contemporains; leurs malheurs paſſent avec ſa vie; de mauvaiſes loix qu'on ne pourroit changer, peſent ſur une ſuite éternelle de générations : mais ſi l'expérience nous montroit à l'avenir de graves inconvéniens, des injuſtices majeures dans nos loix, pourquoi ne pourroit-on pas les changer? pourquoi ſeroit-il néceſſaire d'attendre la génération future? les erreurs de la liberté ſeroient-elles plus difficiles à corriger que les erreurs du pouvoir arbitraire?

Les ennemis de la paix ſont ordinairement des hommes ſans propriété, ſans état, qui n'ont rien à perdre dans les commotions violentes; ils prolongent l'anarchie & le trouble, eſpérant trouver un jour une exiſtence dans la faveur populaire. Des hommes de ce genre trouveront mes diſcours déplacés, je le ſais bien; ils diront hautement que j'ai trop préſumé de mes forces, pour oſer parler ſur ces matieres : témoin des mouvemens ſéditieux, des diſcours de rebellion qu'on profere hardiment au milieu du troupeau, le paſteur n'a pas beſoin de talent pour recommander la charité & l'obéiſſance, pour prouver que l'abſence de ces vertus chaſſe l'ordre & la paix, & produit la confuſion & le

défefpoir : il eft bien queftion de talent & de génie, pour avertir un citoyen que fa maifon eft menacée d'un grand incendie!

C'eft avec confiance que je preffe la néceffité de la foumiffion aux loix ; les efprits & les cœurs fe difpofent à l'obéiffance : en interrogeant ma confcience, j'ai confulté plufieurs fois ceux mêmes qui fouffrent de la révolution préfente : politiques, humains & fenfés, ils réfiftent de toute leur force à cette alternative douteufe & cruelle, de perdre toute leur fortune, ou de la conferver par l'effufion du fang de leur frere. La plupart pénétrés des vrais principes de la religion, favent qu'elle repofe fur l'obéiffance aux loix & aux autorités dont elles émanent; la perte d'une portion de leurs biens, ne fauroit diminuer l'amour qu'ils ont pour leur patrie; ils font des vœux pour fa profpérité, au moment qu'ils fe facrifient pour elle.= Humanité fainte, tu remplis le cœur du vrai chrétien; ne refte pas uniquemeut dans ce fanctuaire ; cherche à pénétrer dans l'ame de ceux que le joug de l'obéiffance accable; préfente-leur avec force les fuites affreufes de l'inexécution des loix, les propriétés méconnues, les afyles violés, le fexe & les vieillards outragés, le fang &

les crimes couvrant la terre. = Et vous, modération, ſageſſe, eſpérance, n'abandonnez pas ceux qui ſouffrent, calmez leur douleur, & faites-leur voir, dans un avenir prochain, un ſoulagement à leurs maux; perſuadez-les que, repouſſer avec violence les injuſtices dont ils croient avoir lieu de ſe plaindre, c'eſt les rendre plus accablantes encore; perſuadez-les que des repréſentations ſages & modérées, faites dans un temps propice, obtiennent ſouvent leur effet, & que des hommes peuvent toujours corriger l'erreur des hommes.

En finiſſant cette exhortation, permettez-moi quelques réflexions ſur le miniſtere des paſteurs des villes & des campagnes; je ne perdrai point de vue mon ſujet, l'écart ne ſera qu'apparent, le rapport ſera réel. Un paſteur, dans une campagne, connoît toutes ſes ouailles, & toutes ſes ouailles le connoiſſent; ſon éducation, ſes connoiſſances, ſes mœurs, les fonctions auguſtes qu'il remplit ſeul dans ſa paroiſſe, le font chérir de ſes paroiſſiens, il en eſt tout à la fois, l'ami, le conſolateur & le pere. Le paſteur, dans les grandes villes, ne connoît pas toutes ſes ouailles, & toutes ſes ouailles ne le connoiſ-

ſent pas; il n'eſt point au deſſus d'elles par l'éducation & les connoiſſances; il reçoit plutôt des lumieres qu'il n'en communique : ſon influence n'eſt pas comparable à celle du paſteur de la campagne; ce dernier parle, & ſes diſcours, ſoit publics, ſoit particuliers, portent toujours la conviction dans les eſprits & la perſuaſion dans les cœurs.

Il me ſemble, M. F. que dans ce moment de trouble & d'orage, l'ange tutélaire de la France inſpire à tous les paſteurs du royaume des paroles de ſubordination & de paix. Des hommes pervers veulent mettre le déſordre dans nos paroiſſes, ils travaillent à déſunir les cœurs, à relâcher tous les liens de la ſociété; notre repos, notre ſilence ſeroient criminels : répandus dans les quarante mille diviſions du royaume; la paix eſt entre nos mains; ſi nous la laiſſons échapper, nos contemporains, la poſtérité, Dieu s'éleveront contre nous, & nous reprocheront ſans ceſſe d'avoir été *des chiens muets & des ſentinelles aveugles*. Nous n'avons pas oublié que la garde de nos troupeaux nous eſt abſolument confiée; que nous répondrons de l'égarement d'une ſeule de nos ouailles. Malheur à toi! dit Dieu par un prophète, tu n'a pas éclairé

265

mon peuple ! tranquille en tes foyers, une fauſſe honte a étouffé ta voi x; je m'en prendrai à ta lâcheté : ſi une ſeule de tes ouailles périt, tu me répondras de ſa perte, *ſanguinem ejus de manu tuâ requiram.* = Puiſſent les exhortations & les vœux de tous mes confreres, ramener la tranquillité dans toutes les parties de ce vaſte empire! puiſſent les ames n'être plus agitées par tous ces mouvemens inquiets & déſordonnés! puiſſent, à l'agitation & au crime, ſuccéder le repos & la vertu! puiſſent l'ordre & l'harmonie pénétrer dans toutes les parties du royaume! Tous mes ſouhaits ſont-ils finis ? non: puiſſe le meilleur des Rois régner long-temps ſur des ſujets dont il deſire le bonheur ! puiſſe-t-il être heureux lui-même! = Amour & reſpect pour mon Roi, charité pour mes freres, ſoumiſſion aux loix, proſpérité du royaume, tels ſont mes ſentiments & mes vœux. J'offre ma priere à l'Eternel, & je m'abandonne à ſa providence.

AMEN.

A GRENOBLE,
De l'Imprimerie de J. M. CUCHET.